

LC 063  
ENS Paris Saclay (langue anglaise)  
ENS de Lyon

SESSION 2020

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

---

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

*L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé*

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie .....	page 2
Version latine .....	page 3
Etude de texte français .....	page 4
Explication de documents historiques.....	page 6
Thème allemand .....	page 7
Thème anglais .....	page 8
Thème chinois .....	page 9
Thème espagnol.....	page 10
Thème italien.....	page 11
Thème russe .....	page 12

**Tournez la page S.V.P.**

# PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

---

Suis-je au centre de l'espace ?

## VERSION LATINE

Durée : 3 heures

---

*L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.*

### **Il ne faut pas se mettre en colère contre des broutilles**

Inde et illud sequitur ut minimis sordidissimisque rebus non exacerbemur. Parum agilis est puer aut tepidior aqua poturo<sup>1</sup> aut turbatus torus aut mensa negligentius posita : ad ista concitari insania est. Aeger et infelicis ualetudinis est quem leuis aura contraxit, adfecti oculi quos candida uestis obturbat, dissolutus deliciis cuius latus alieno labore condoluit. Mindyriden<sup>2</sup> aiunt fuisse ex Sybaritarum ciuitate qui, cum uidisset fodientem et altius rastrum adleuantem, lassum se fieri questus uetuit illum opus in conspectu suo facere ; bilem habere saepius questus est, quod foliis rosae duplicatis incubuisset.

Vbi animum simul et corpus uoluptates corrumpere, nihil tolerabile uidetur, non quia dura, sed quia mollis patitur. Quid est enim cur tussis alicuius aut sternutamentum aut musca parum curiose fugata in rabiem agat aut obuersatus canis aut clauis negligentis serui manibus elapsa ? Feret iste aequo animo ciuile conuicium et ingesta in contione curiaue maledicta, cuius aures tracti subsellii stridor offendit ? Perpetietur hic famem et aestiuae expeditionis sitim, qui puero male diluenti niuem irascitur ? Nulla itaque res magis iracundiam alit quam luxuria intemperans et impatiens : dure tractandus animus est, ut ictum non sentiat nisi grauem.

SÉNÈQUE

---

1 = datif.

2 = accusatif singulier de *Mindyrides* (nom propre).

## ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

---

*Dans une île antillaise, une famille vénère un lointain ancêtre, Béhanzin, ancien roi d'un pays africain dont la dynastie remonte à Tengisu, né de l'union entre la panthère mâle Agasu et la princesse Posu Adewene.*

### *Les origines*

La forêt secoue son feuillage et souffle : « Je suis la plus vieille. »

Et c'est vrai qu'elle a toujours été là, la forêt. Les Vieux disent qu'au temps où l'homme n'était pas plus qu'une raclure grise, tout juste bonne à gigoter sur le bord dur et gris de l'océan, elle était déjà là. Quand tous les morceaux de la terre étaient attachés bout à bout les uns par  
5 les autres, elle était déjà là. Elle se campait sur ses pieds calleux d'éléphantiasis et de chancres, elle accrochait aux touffes emmêlées de sa tignasse des barrettes de fleurs écarlates. Elle cognait le ciel et arrêtait la lumière du soleil ou de la lune. La forêt est forteresse. Derrière ses murailles, elle emprisonne les perroquets macaw à tête de plumes rouges et bleues, les oiseaux quetzal qui mettent le feu aux branches, les singes hurleurs suspendus tête en bas par la liane de  
10 leurs queues, les macaques à poil vieilli d'Anciens, les gorilles à figures barbouillées de noir, les éléphants pachydermes et les papillons qui froufroutent en volant yeux grands ouverts dans la noirceur. Entre les doigts de ses pieds-pieuvres qui serpentent pour sucer la boue grasse sous les feuilles et les racines, la tarentule et l'iguane guettent le crapaud peint en rouge frais et la fourmi folle qui ne dort jamais. La forêt est labyrinthe. Le python vert et le serpent-chat y  
15 perdent leur chemin.

Mais tous ont peur d'Agasu, la panthère.

Les Vieux disent que si la forêt hisse ses troncs jusque là-haut, c'est pour respirer l'oxygène bleu qui souffle depuis l'océan. Plus bas, dans l'odeur de sueur fétide de ses aisselles, germent les broméliacées où les têtards solidifient la glaire de leurs corps.

20 Dans la forêt, il n'y a pas de saison sèche. L'eau est partout. Elle tombe d'en haut, elle flotte dans l'air, elle clapote sur la terre où les larves pullulent. Les crabes accrochent leurs nids dans les branches et les poissons piranhas nagent entre les pieds des arbres en broyant les fruits rouges du *sarawak*.

Un jour la forêt a écarté ses cuisses.

25 Et une à une, une à une, les cases rondes avec leurs toits de paille sont tombées de son ventre et les hommes ont brandi leurs sagaies pour aller chasser l'éléphant ou l'okapi tandis que les femmes allumaient le feu entre trois pierres et donnaient aux enfants le lait de leurs seins.

Ce fut le premier village des Aladahonu.

30 La forêt donne à chacun pour se nourrir. Le miel des abeilles, le nectar des orchidées, le fruit dur de l'avocat sauvage, la chair des chenilles et celle de l'agouti.

Quand après neuf mois, une semaine et trois jours, Posu Adewene décida de quitter l'eau du ventre de sa mère et de rejoindre les autres humains, la forêt avait perdu sa voix. Ce soir-là, pas un vroum-vroum de moustiques ou de chauves-souris, vampires qui cherchent le sang pour  
35 le boire. Pas un fuit-fuit d'oiseau fou pillant le suc du pollen, pas un craak-raak de toucan enrôlé par son bec. Pas un pas furtif d'antilope royale foulant le tapis végétal. Agasu la panthère rôdait dans la noirceur.

Cependant si les hommes se serraient dans les cases, ce n'était pas par peur d'Agasu la panthère. C'est que la reine avait deux fois de suite déjà accouché du corps mort d'un  
40 garçon qu'on avait dû mettre à pourrir dans le fin fond de la terre. Cependant cette fois, quand la sage-femme ramassa le paquet de chair baignant dans le sang frais et vit le coquillage fendu sous le nombril, elle fit contente :

— Celle-là va rester. C'est une fille !

Maryse CONDÉ, *Les Derniers Rois mages* (1992).

## EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

### La recherche de soutiens divins par les Grecs avant la bataille de Platées, selon Plutarque.

11. 1 Élu à mains levées stratège suprême pour le combat, Aristide prit avec lui huit mille hoplites athéniens et se rendit à Platées. 2 Il y fut rejoint par Pausanias, qui commandait toutes les forces helléniques en plus de ses Spartiates, et par les autres Grecs qui affluaient en grand nombre. [...] 3 Le devin Tisamène d'Élis avait prédit à Pausanias et à tous les Grecs ensemble  
5 qu'ils seraient vainqueurs, s'ils se bornaient à se défendre et n'attaquaient pas les premiers. De son côté, Aristide ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes, le dieu répondit que les Athéniens l'emporteraient sur leurs adversaires s'ils adressaient des prières à Zeus, à Héra Cithéronienne, à Pan et aux nymphes Sphragitides, s'ils sacrifiaient aux héros Androcratès, Leucon, Pisandre, Damocratès, Hypsion, Actéon et Polyïdos, et s'ils affrontaient le péril sur  
10 leur propre sol, dans la plaine de Déméter Éleusinienne et de Corè. 4 Lorsque cet oracle fut rapporté à Aristide, il se trouva dans un grand embarras. En effet, si les héros auxquels il ordonnait de sacrifier étaient les fondateurs [*archègetai*] de Platées et si l'ancre des nymphes Sphragitides est sur une cime du Cithéron, tourné vers le couchant d'été – cet ancre, dit-on, avait été jadis le siège d'un oracle, et beaucoup d'habitants du pays étaient pris de folie, en  
15 sorte qu'on les appelait “ nympholeptes ” [*possédés des nymphes*] –, 5 en revanche, la mention de la plaine de Déméter Éleusinienne et la promesse de la victoire faite aux Athéniens, s'ils livraient la bataille sur leur propre territoire, ramenaient et transportaient la guerre en Attique. A ce moment, le stratège des Platéens, Arimnestos, crut voir en songe Zeus *Sôtèr* qui lui demandait ce que les Grecs avaient décidé de faire. Il répondit : “ Demain, ô souverain, nous  
20 ramènerons l'armée à Éleusis et, là, suivant l'oracle pythique, nous livrerons aux barbares une bataille décisive. ” 6 Alors le dieu lui dit qu'ils étaient entièrement dans l'erreur ; car c'était ici même, sur le territoire de Platées, que se trouvait le lieu désigné par l'oracle ; ils le trouveraient en cherchant. Cette vision parut si nette à Arimnestos qu'à son réveil il manda en toute hâte les plus expérimentés et les plus âgés de ses concitoyens ; en conférant et cherchant  
25 avec eux, il trouva que près d'Hysies, au pied du Cithéron, il y avait un fort ancien temple qui était dit être un temple de Déméter Éleusinienne et de Corè. 7 Aussitôt, prenant Aristide avec lui, il le conduisit à cet endroit qui était extrêmement favorable pour y ranger des troupes d'infanterie en face d'une armée supérieure en cavalerie, parce que les premiers escarpements du Cithéron rendaient impraticable aux chevaux l'extrémité de la plaine contiguë au  
30 sanctuaire. 8 Il y avait là aussi, dans le voisinage, le sanctuaire dédié au héros Androcratès, entouré d'un bois sacré d'arbres épais et touffus. En outre, pour qu'il ne manquât rien aux espérances de victoire données par l'oracle, les Platéens décrétèrent, sur la proposition d'Arimnestos, de supprimer les bornes du territoire de Platées du côté de l'Attique et de faire don aux Athéniens de leur pays, afin qu'ils pussent combattre pour la Grèce sur leur propre  
35 terre, conformément à l'oracle.

Plutarque, *Vie d'Aristide*, 11. Traduction R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1969, modifiée.

## THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

C'était un secret de l'autre bout des mers, qui faisait qu'on avait perdu ses racines, non seulement Rozilis, qui, après tout, n'était qu'une maison comme les autres, mais Maurice tout entière, le ciel, familiers, les vieux arbres dont chaque feuille pouvait vous parler, et tous les gens qui avaient grandi là-bas et avec qui on aurait dû tout partager, tout cela avait disparu et les Marro étaient devenus errants. Ils étaient arrivés pendant la guerre en Europe, ils avaient été frappés, certains étaient morts tout de suite, tombés au champ d'honneur, comme Simon Marro aux premiers jours de la guerre, d'autres étaient morts de chagrin comme le père de Catherine, ou terrassés par la grippe espagnole à la fin de la guerre, comme sa mère. Cathy et Maud avaient vécu à Paris d'expédients, vendant tout ce qu'elles pouvaient. Catherine, qui aimait le dessin, avait travaillé dans un atelier de fabrication d'abat-jour, puis comme monteuse chez Pathé, et quand l'autre guerre les avait rejointes, Mathilde était morte de la tuberculose, morte d'inanition, parce qu'il n'y avait pas de médicaments, il n'y avait pas de quoi manger, plus de charbon pour se chauffer.

Quelquefois Catherine sortait pour Jean le grand album de photos, doré sur tranche et orné d'arabesques rouges sur fond noir, elle le posait sur la table pour le feuilleter, page par page, comme si elle pouvait le lire. Elle passait le bout des doigts sur chaque photo, elle se souvenait de ce que cela représentait. Elle s'arrêtait sur une des rares photos de Rozilis, où elle était dans le jardin à côté de sa sœur, âgée d'à peu près sept ans, elle debout et maigre dans une robe noire, avec son casque de cheveux très bruns qui lui donnait l'air d'une Gitane, et à côté d'elle, assise sur une chaise basse, Mathilde, pâle et blonde, avec de grands yeux gris si doux qu'ils semblaient avoir été effacés, son regard perdu, indécis, effarouché.

J. M. G. LE CLÉZIO, *Révolutions* (2003).

## THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Le cri d'une bête qu'on égorge le fit sursauter. Ce qui arrachait Horace à sa rêverie n'était pas le braillement d'un porc à l'agonie, mais le klaxon d'une voiture automobile se frayant lentement un chemin entre fiacres, calèches, charrettes débordantes et passants qui, tels des fantômes, surgissaient dans la lumière des phares. Des fumerolles de vapeur sortaient du sol. Il s'écarta pour laisser passer l'imposant véhicule dont le boucan insolite faisait hennir et se cabrer les chevaux. Impossible de distinguer la présence de passagers, derrière le chauffeur, mais durant quelques secondes il crut entrevoir une longue main pâle qui effaçait la buée de l'autre côté de la vitre dans laquelle son propre visage se reflétait. Cette main, presque squelettique, semblait lui dire adieu. Main de personne. Adieu au vide.

Ainsi, certains soirs de cet étrange printemps 1915, après avoir passé la matinée dans son service à l'hôpital, et l'après-midi à écouter les névrosés allongés sur son divan, Horace W. Frink descendait déambuler une heure ou deux dans les rues de New York, sans but précis, avant de retourner lire et écrire de façon frénétique, dans la solitude et le silence de son cabinet. Il faut dire qu'après des années douloureuses et indécises le docteur Frink était devenu un personnage assez remarquable. À trente-deux ans, psychiatre à l'hôpital, professeur de neurologie à Cornell, il était un psychanalyste de fraîche date dont le cabinet privé ne désemplassait pas. Il n'avait plus besoin de compter sur Abraham Brill pour lui adresser des patients ou des cas délicats de troubles nerveux, car les Américains commençaient à se passionner pour la méthode du docteur Freud.

Malgré cette notoriété toute neuve, Horace restait un homme inquiet et tourmenté. Une vieille anxiété le rongait. Souvent, il ne parvenait pas à fermer l'œil de la nuit. Ce soir-là, il marchait vite, sautant avec une vigueur juvénile par-dessus les flaques boueuses, les mains dans les poches de son épais manteau, le col relevé tant les courants d'air, dès la tombée du soir, vous prenaient en traître à chaque angle de rue. Ses pas le conduisaient jusque chez Mac Sorley, un pub éloigné dont il appréciait l'ambiance violente. Tandis qu'il errait dans Manhattan, des bribes de phrases énigmatiques, prononcées quelques heures plus tôt par un de ses patients, lui revenaient en mémoire. Des images le hantaient. Des rêves faits par d'autres mais qui semblaient mystérieusement décalqués de ses propres rêves.

Pierre PÉJU, *L'œil de la nuit* (2019).

## THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

---

*L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé*

Nous étions en train de ramener Polynice quand, prévenue par les servantes, Jocaste est accourue toute bouleversée. En voyant du sang sur le visage de Polynice, elle s'est mise à crier et a couru vers lui en pleurant. Elle l'a embrassé et serré longtemps dans ses bras. Polynice était très content, il était à nouveau le centre éclatant du monde tandis que son jumeau, écrasé par le remords, ne pouvait s'arrêter de pleurer. Laisant notre mère s'occuper de Polynice, tu m'as appelée et nous avons tenté de consoler Étéocle, en le serrant dans nos bras et en lui répétant que ce n'était pas lui qui avait commencé. Après ses cris de frayeur et de colère, Jocaste a compris qu'Étéocle n'était pas seul en tort. Elle l'a appelé et il y a eu une réconciliation générale.

C'est ainsi qu'étaient nos frères, c'est ainsi qu'ils sont toujours comme si, en vérité, ils n'avaient plus grandi. C'est aussi comme ça que tu étais, Antigone, toujours prête à consoler le plus faible. Et pourtant tu aimais la force, n'est-ce pas, la force victorieuse et riante de Polynice.

Tu soupirez : « Je l'aime encore. » Puis avec insistance : « Continue ! » Et tu regardes tes mains qui, pas un instant, n'ont cessé d'être actives comme si c'étaient celles de quelqu'un d'autre.

Je me déplace et je vois tes yeux qui, grâce à moi, ne pleurent pas et qui semblent un peu effrayés par ce qu'ils commencent à découvrir dans l'œuvre.

Henry BAUCHAU, *Antigone* (1997).

## THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Je vois bien ce que le tout-psycho-somatique peut avoir d'agaçant pour la génération du jeune P. Il stigmatise la même pudibonderie qui me révoltait à son âge. Dans ma jeunesse, le corps n'existait tout simplement pas comme sujet de conversation ; il n'était pas admis à table. Aujourd'hui on l'y tolère, à condition qu'il ne parle *que* de son âme ! En filigrane du tout-psycho-somatique flotte cette vieille lune : les maux du corps comme expression des tarés du caractère. La vésicule foireuse du colérique, les coronaires explosives de l'intempérant, l'Alzheimer inévitable du misanthrope... Non seulement malades, mais coupables de l'être ! De quoi meurs-tu, bonhomme ? Du mal que tu t'es fait, de tes petits arrangements avec le néfaste, des bénéfices momentanés que tu as tirés de pratiques malsaines, de ton caractère, en somme, si peu tenu, si peu respectueux de toi-même ! C'est ton surmoi qui te tue. [...] Tu meurs, coupable d'avoir pollué la planète, mangé n'importe quoi, subi l'époque sans la changer, fermé les yeux sur la question de la santé universelle au point de négliger ta propre santé ! Tout ce système que ta paresse a mollement couvert s'est acharné sur ton corps innocent, et le tue.

Car si le tout-psycho-somatique désigne le coupable, c'est pour mieux célébrer l'innocent. Notre corps est innocent, messieurs et mesdames, notre corps est l'innocence même, voilà ce que clame le tout-psycho-somatique ! Si seulement nous étions *gentils*, si nous nous conduisions *bien*, si nous menions une vie *saine* dans un environnement *maîtrisé* ce n'est pas notre âme seule, c'est notre corps lui-même qui accèderait à l'immortalité !

Longue diatribe que je débite dans la voiture sur le chemin du retour avec la fougue de ma jeunesse retrouvée.

Daniel PENNAC, *Journal d'un corps* (2012).

## THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Toute la nuit suivante, le moine Thérapion continua de monter sa garde de prière au seuil de la chapelle, comme un anachorète dans le désert. Il se réjouissait de penser qu'avant la nouvelle lune les plaintes auraient cessé, et que les Nymphes mortes de faim ne seraient plus qu'un impur souvenir. Il priait pour hâter cet instant où la mort délivrerait ses prisonnières, car il commençait bien malgré lui à les plaindre, et il s'en voulait de cette honteuse faiblesse. Personne ne montait plus jusqu'à lui ; le village lui semblait aussi éloigné que s'il avait été situé sur l'autre rebord du monde ; il n'apercevait sur le versant opposé de la vallée que de la terre rouge, des pins, et un sentier à demi caché sous les aiguilles d'or. Il n'entendait que ces râles qui allaient diminuant toujours, et le son de plus en plus enroué de ses propres prières.

Au soir de ce jour-là, il vit sur le sentier une femme qui venait vers lui. Elle marchait la tête basse, un peu voûtée ; son manteau et son écharpe étaient noirs, mais une lueur mystérieuse se faisait jour à travers cette étoffe obscure, comme si elle avait jeté la nuit sur le matin. Bien qu'elle fût très jeune, elle avait la gravité, la lenteur, la dignité d'une très vieille femme, et sa suavité était pareille à celle de la grappe mûrie et de la fleur embaumée. En passant devant la chapelle, elle regarda attentivement le moine, qui en fut dérangé dans ses oraisons.

— Ce sentier ne conduit nulle part, femme, lui dit-il. D'où viens-tu ?

— De l'Est, comme le matin, dit la jeune femme. Et que fais-tu ici, vieux moine ?

— J'ai muré dans cette grotte les Nymphes qui infestaient encore la contrée, dit le moine, et devant l'ouverture de l'ancre, j'ai bâti une chapelle, qu'elles n'osent pas traverser pour fuir, car elles sont nues, et à leur manière elles craignent Dieu. J'attends qu'elles meurent de faim et de froid dans leur caverne, et quand ce sera fait, la paix de Dieu régnera sur les champs.

— Qui te dit que la paix de Dieu ne s'étend pas aux Nymphes comme aux biches et aux troupeaux de chèvres ? répondit la jeune femme. Ne sais-tu pas qu'au temps de la création Dieu oublia de donner des ailes à certains anges, qui tombèrent sur la terre et s'établirent dans les bois, où ils formèrent la race des Nymphes et des Pans ?

Marguerite YOURCENAR, *Nouvelles Orientales* (1938).

## THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Il n'y a pas eu de printemps, j'avais l'impression d'être enfermée dans un temps invariable depuis novembre, frais et pluvieux, à peine plus froid au cœur de l'hiver. Je ne pensais pas à la fin de mon livre. Maintenant je sais qu'elle approche. La chaleur est arrivée début juin. À l'odeur du matin, on est sûr qu'il fera beau. Bientôt je n'aurai plus rien à écrire. Je voudrais retarder les dernières pages, qu'elles soient toujours devant moi. Mais il n'est même plus possible de revenir trop loin en arrière, de retoucher ou d'ajouter des faits, ni même de me demander où était le bonheur. Je vais prendre un train matinal et je n'arriverai que dans la soirée, comme d'habitude. Cette fois je leur amène leur petit-fils de deux ans et demi.

[...] L'enfant, muet de fatigue et perdu, au bout de ce voyage interminable, s'est laissé embrasser et entraîner par la main. La chaleur était légèrement tombée. Ma mère marche toujours à pas courts et rapides. D'un seul coup, elle ralentissait en criant, « il y a des petites jambes avec nous, mais voyons ! ». Mon père nous attendait dans la cuisine. Il ne m'a pas paru vieilli. Ma mère a fait remarquer qu'il était allé la veille chez le coiffeur pour faire honneur à son petit garçon. [...] Ma mère l'a emmené devant les bocaux de bonbons. Mon père, au jardin voir les fraises, puis les lapins et les canards. Ils s'emparaient complètement de leur petit-fils, décidant de tout à son propos, comme si j'étais restée une petite fille incapable de s'occuper d'un enfant. Accueillant avec doute les principes d'éducation que je croyais nécessaires, faire la sieste et pas de sucreries. On mangeait tous les quatre à la table contre la fenêtre, l'enfant sur mes genoux. Un beau soir calme, un moment qui ressemblait à un rachat.

Annie ERNAUX, *La place* (1983).